

d'entre eux devinrent mes amis, particulièrement les exilés qui revenaient d'Amérique avec le flot des immigrants.

Il y avait Yanishev, qui était littéralement un ouvrier du monde ; dix ans plus tôt il avait été banni de Russie pour avoir excité les paysans contre le czar. Il avait vécu comme un rat d'eau sur les docks de Hambourg, il avait travaillé dans les mines de charbon d'Autriche et dans les aciéries de France. En Amérique, il avait été tanné dans les tanneries, blanchi dans les filatures et bâtonné dans les rangs des grévistes. Ses voyages lui avaient permis d'acquérir la connaissance de quatre langues et lui avaient donné une foi ardente en le Bolchevisme. Ce paysan était devenu un prolétaire de l'industrie.

Un satirique a défini le prolétaire « un ouvrier bavard ». Yanishev n'était pas bavard par nature. Mais maintenant il devait parler. Le cri jeté vers la lumière par des millions de frères lui mettait sur les lèvres les paroles qu'il fallait dire, et dans les filatures et dans les mines il parlait comme aucun intellectuel n'aurait pu le faire. Nuit et jour il parla jusqu'au milieu de l'été ; c'est à ce moment-là qu'il m'emmena faire une tournée mémorable dans les villages.

Woskov était un autre camarade. Autrefois agent de l'Union des Charpentiers de New York n° 1008, maintenant dans le Comité des ouvriers qui dirigeaient la manufacture d'armes de Sestroretsk. Il y avait aussi Volodarsky, absolument le forçat des soviets et dans la joie délirante de son sort. Il me dit une fois : « En ces quelques semaines, j'ai eu plus de bonheur vrai que cinquante hommes pendant leur vie entière. » Il y avait Neibut avec son paquet de livres et ses yeux étincelants de haine contre les Anglais quand il lisait *La Guerre de l'acier et de l'or*, de Brailsford. Ces immigrants apportaient à la propagande bolcheviste la rapidité et les méthodes de l'Ouest. En Russie, le mot « efficient » n'existe

pas, ces jeunes fanatiques étaient des prodiges d'efficiencie et d'énergie.

Le centre de l'action bolchevique était Pétrograd. Dans ce fait se trouve toute l'ironie de l'histoire ; cette cité fut l'orgueil et la gloire du grand czar Pierre. Il trouva là un marais et y laissa une splendide capitale. Pour les fondations, il enfonça dans ces marécages des forêts d'arbres et des tonnes de pierres. C'est un monument colossal à la volonté de fer de Pierre. Mais, en même temps, c'est un monument de cruauté colossale, car il est bâti non seulement sur des milliers de piliers de bois mais sur des millions d'ossements humains.

Comme un bétail, les ouvriers étaient menés dans ces marais pour y périr de froid, de faim et du scorbut. À peine avaient-ils disparu que d'autres plus nombreux les remplaçaient. Ils creusaient la terre avec leurs mains nues et des bâtons et la transportaient dans leurs chapeaux et leurs tabliers. Au milieu des coups de marteau, des claquements de fouet et des râles des mourants, Pétrograd s'éleva comme les Pyramides s'étaient élevées au milieu des larmes et des angoisses des esclaves.

Maintenant, les descendants de ces esclaves étaient en révolte. Pétrograd était devenue la tête de la Révolution. Chaque jour elle envoyait des missionnaires, pour de longues croisades ; chaque jour elle envoyait des ballots et des camions de livres bolchevicks. En juin, Pétrograd publia *Pravda* (la Vérité), le *Soldat*, le *Pauvre Villageois*, à des millions d'exemplaires. « Tout cela au moyen de l'argent allemand », disaient les Alliés qui, à la manière des autruches, se cachaient la tête dans les cafés des boulevards et croyaient ce qu'ils avaient envie de croire. S'ils avaient voulu dépasser le coin de la rue, ils auraient vu de longues files d'hommes passant devant un pupitre, chacun d'eux y déposant sa contribution : dix copecks, dix roubles, quelquefois cent. C'étaient des ouvriers, des soldats, même des paysans, ils donnaient ce qu'ils pouvaient pour la presse bolchevique. Plus les succès des